

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

— LA —

GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 4. Lévis, 15 Décembre 1872. No. 5.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE :

Troisième entretien sur la famille—Chronique.—Causerie—
—Monde Religieux—Pèlerinage en Pologne—Pèlerinage en
Belgique—Prières Publiques en France—Nouveau pèleri-
nage en France.—Précieux gages d'affection—Faits Divers
—Feuilleton : Germain ou l'Ami du Travail.—Annonce.

Troisième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Troisième devoir.—La Surveillance.

(Suite.)

L'instruction, l'éducation chrétienne, voilà des devoirs sacrés pour tous les parents; mais ces devoirs, pour avoir tout leur effet, doivent être accompagnés de l'accomplissement d'un autre, qui est aussi absolument essentiel. Nous voulons parler de la surveillance.

Un homme sage et prudent, à qui on aurait confié la garde d'un précieux trésor, ne voudrait jamais le perdre de vue et prendrait tous les moyens pour

sus. Ces précautions seraient observées avec le soin le plus minutieux, si sa vie devait répondre pour ce dépôt.

Pères et mères, vous avez été choisis, par Dieu lui-même, pour être les gardiens du plus précieux de tous les trésors, et en présence duquel toutes les richesses de la terre ne sont rien, absolument rien.

Le ciel, en vous donnant un enfant, confie à votre garde une âme, une âme immortelle, une âme qui porte l'empreinte de la divinité, qui est créée à son image. Et cette âme, et cette image, il vous commande de la conserver dans toute sa beauté, tout son éclat ; il la met entre vos mains, et vous ordonne de ne la pas perdre de vue un instant, jusqu'à ce que vous l'ayez remise entre les bras de son Créateur. En vous confiant ce dépôt, Dieu vous dit : « Gardez-le comme la prunelle de votre œil, vous en répondez sur votre vie, sur la vie de votre âme ; et si ce dépôt venait à vous être enlevé, à périr, vous périrez éternellement avec lui. »

Parents chrétiens, voilà ce que vos pasteurs vous ont dit cent fois, mille fois, et en vous tenant ce langage, ils ne faisaient que répéter la parole divine. Voyons aujourd'hui, si vous avez été fidèles à remplir ce grand devoir, ou plutôt, examinons ensemble jusqu'où s'étend cette obligation sacrée de la surveillance.

Pères et mères, pendant tout le temps de la première jeunesse de vos enfants, votre surveillance sur eux se réduit à deux choses : 1o. veiller à la conservation de leur vie, de leur santé ; 2o. respecter leur précieuse innocence.

Un payen, Juvénal, qui, au jugement dernier, sera la condamnation d'un grand nombre de parents chrétiens, a dit : *Le plus grand respect doit toujours environner l'enfant.* Voilà une terrible sentence ; puisque ce respect dû au jeune âge va jusqu'à interdire aux parents toute parole, tout geste, toute dé-

marche, toute chanson, et toute action qui pourrait donner l'idée du mal, à cette pauvre petite créature. On ne saurait jamais être assez stricte sur ce point, et on a beau prendre des précautions, pour se permettre en leur présence, des choses inconvenantes, la nature parle à leurs yeux, leur apprend des mystères d'iniquité que, pour leur bonheur, ils devraient toujours ignorer.

Le plus grand respect doit toujours environner l'enfant. Quels reproches sanglants n'aurions-nous pas le droit d'adresser à certains pères et mères qui, en présence de leurs enfants, se disputent souvent de la manière la plus révoltante, se reprochent tous leurs défauts, et tous leurs torts réciproques, qui se donnent les appellations les plus dégradantes, les plus ignobles. Quelles amères réprimandes ne pourrions-nous pas faire encore, à certains parents, très coupables et très-criminels, qui tiennent eux-mêmes ou laissent tenir, en présence de ces innocentes créatures, les propos les plus impies, les plus indécents, qui chantent ou laissent chanter les couplets les plus lubriques, et les plus abominables. Ah! malheureux parents à qui ces reproches s'adressent à bon droit, que n'avez-vous donc pris vos petits enfants, immédiatement après leur baptême, pour les étouffer de vos propres mains! Sans doute, qu'en agissant ainsi, vous auriez commis un crime atroce! Mais du moins, ce crime n'aurait fait du mal qu'à vous seuls; car alors vos enfants étaient des anges d'innocence, et vous les auriez conduits à la demeure de leur Père Céleste! Mais, en les scandalisant vous-mêmes, ou en les laissant scandaliser, qu'avez-vous fait? Vous les exposez au déshonneur de la vie présente, vous les précipitez dans le fond des abîmes, pour l'éternité! Malheureux aveugles! Malheureux bourreaux! Le sang de vos enfants rejaillira sur vous, pendant les siècles des siècles, et criera éternellement vengeance!

Ah ! si vous connaissiez toute l'étendue de vos devoirs, à ce sujet ; si votre foi était celle d'un véritable chrétien, chaque fois qu'il s'agit du respect dû à vos enfants, vous n'hésiteriez pas un instant à imiter la conduite d'un véritable père, dont voici le fait.

Dans un village de bons catholiques, un ouvrier étranger, arrivé depuis quelques jours, se mit à dire, dans une réunion assez nombreuse, où se trouvaient plusieurs enfants, des paroles de la dernière indécence. Mais, à peine a-t-il commencé à vomir ces abominations, que le père de ces enfants, qui était présent, saisit un tison enflammé, tiré du foyer, et s'élança vers ce misérable, en lui disant : « Monstre, hâte-toi de sortir d'ici ! Tu es plus redoutable qu'une bête féroce. Si un animal carnassier venait pour dévorer mes enfants, je défendrais leur vie, au péril de la mienne ; à plus forte raison, dois-je défendre contre tes scandales, leur innocence qui m'est bien plus chère que leur vie ! » Toute l'assemblée applaudit à l'énergie de cet excellent père, et l'ouvrier scandaleux fut obligé de quitter la localité. Voilà précisément comment devraient se comporter tous les parents, à l'égard de tous ceux qui ont la coupable audace de scandaliser leurs enfants.

Parents chrétiens, veillez donc avec un soin tout particulier sur vos jeunes enfants ; et à mesure qu'ils grandissent, votre sollicitude pour eux et votre vigilance, quant à tout ce qui peut les intéresser, doivent grandir avec eux ; qu'elles s'exercent en tout temps, en tous lieux, et dans toutes les circonstances possibles. Vous veillez avec un soin tout particulier sur vos biens temporels, vous les soignez avec une attention toute spéciale, et surtout, vous prenez toutes les précautions possibles, pour les soustraire aux déprédations des voleurs ; et, en cela, vous avez parfaitement raison. Mais, vos enfants doivent valoir, à vos yeux, infiniment plus que tout cela, puisqu'ils sont d'autres vous-mêmes, les images et

les enfants de Dieu. Eh ! bien, de nombreux voleurs rodent sans cesse, et s'efforcent de vous les enlever, de les arracher à Jésus-Christ, qui les a payés de son sang. Comment parviendrez-vous à les soustraire aux pièges multipliés qu'on ne cesse de leur tendre de toutes parts, si ce n'est par une vigilance éclairée, prudente, active et constante ?

Pourtant, combien de fois, votre prudence est-elle en défaut, sur un point si important et si décisif pour l'avenir de vos enfants, et pour l'honneur de votre famille ; et comme la sagesse dont vous faites preuve dans la gestion de vos affaires temporelles, disparaît tout à coup, quand il s'agit de ce que vous devez avoir de plus cher au monde. Si, à la fin du jour, un de vos animaux n'est pas entré avec les autres, vous éprouvez une vive inquiétude, vous mettez toute la maison sur pied, et vous ne pouvez prendre de repos, tant qu'il n'a pas été retrouvé. Et vous n'avez pas tort. Mais, quelle inconséquence, quand il s'agit de vos enfants ? Bien souvent, au coucher du soleil, même bien avant dans la nuit, quelques-uns de vos enfants sont encore dehors de chez vous, et vous ne savez ni où ils sont, ni ce qu'ils font ; ou plutôt, vous savez qu'ils sont dans de mauvaises compagnies, qu'ils y offensent le bon Dieu. Et cependant vous êtes tranquilles, vous dormez paisiblement ! Ignorez-vous, malheureux ! que le souverain juge vous demandera un compte rigoureux de la conduite de vos enfants !

Etes-vous prudents aussi dans le choix de vos domestiques, qui doivent vous aider dans les soins que vous devez prendre de votre famille ? Combien de fois, des parents imprudents n'ont-ils pas livré leurs enfants à des servantes qui ont mis tout leur plaisir à les pervertir ?

Mères chrétiennes, lors même que vous avez une domestique qui a toute votre confiance, ne vous séparez pas facilement de vos enfants, sur le vain prétexte de fréquenter le monde. Il y a bien du mal

dans le cœur d'une mère, lorsqu'elle ne trouve pas son bonheur, au sein de sa famille, au milieu de ses chers et bien aimés enfants ! Ah ! celle qui a vraiment les qualités d'une bonne mère, ne saurait goûter un bonheur plus doux, un plaisir plus suave, que celui qu'elle trouve dans les soins généreux qu'elle prodigue à ses tendres nourrissons.

Voici un fait qui démontre, à l'évidence, les graves inconvénients qui résultent de l'abandon que certains parents font de leurs enfants, aux soins d'une servante.

Nous nous rappelons avoir vu, dans le même collège, trois frères, qui paraissent résumer tous les défauts. Pourtant, leurs parents étaient très estimables, et jouissaient de la confiance et du respect universel. Il était assez difficile d'expliquer comment des parents si bien rangés, n'avaient que des enfants qui se distinguaient par leur grossièreté et leurs autres défauts. Plus tard, le mystère s'expliqua pour nous, quand nous apprîmes que la mère était une femme mondaine, beaucoup plus occupée de sa toilette, et de tout ce qui pouvait favoriser ses goûts pour le plaisir, que de ses enfants ; et que, pendant toute la longue saison d'hiver, et pendant une partie de l'été, madame allait aux danses, aux soirées ; pendant que les pauvres enfants étaient à la garde de domestiques, qui les maltraièrent, ou leur laissaient faire leurs volontés, et suivre tous leurs caprices.

Voilà un des résultats du défaut de surveillance. Parents, ne l'oubliez jamais.

CHRONIQUE.
MGR. DEMERS.—SON PREMIER ET SECOND VOYAGE EN CANADA ET EN EUROPE.

Mgr. Demers, après avoir parcouru une partie de la France se rendit à Rome où il arriva en octobre, 1850. Il y passa plusieurs mois, qui lui furent d'une grande utilité. Au printemps de 1851, il quitta la

Ville Eternelle, pour aller prendre possession de son siège.

La joie fut très grande, à son arrivée, et les sauvages accouraient de loin pour venir lui souhaiter la bienvenue, et l'entendre raconter les particularités de son voyage. Comme ces bons enfants des forêts ouvraient de grands yeux, en entendant leur père raconter les merveilles de l'Europe, les splendeurs de Rome ! L'enthousiasme fut à son comble, quand Mgr. lui dit qu'il avait eu l'inappréciable bonheur de voir le premier homme du monde, par sa position, ses talents, ses vertus, son inappréciable bonté. Quoi ! vos yeux ont vu le Grand Chef de tous les chrétiens ! Vos oreilles ont entendu sa parole ! Vous a-t-il parlé des enfants des bois ? — Oui, il m'a parlé de vous, il vous aime tendrement et il m'a chargé de vous bénir en son nom... A ces mots, la foule fut comme électrisée ; elle tomba à genoux sur le sol, et se mit le front dans la poussière pour recevoir une bénédiction qui venait de si haut :

Après quelques jours de repos, Mgr. se mit sérieusement à l'œuvre, et sans se laisser décourager par les travaux immenses qu'il avait à exécuter, il déploya une vigueur et une habileté qui ne pouvaient être surpassées. Quand il lui fallut entreprendre sa cathédrale, il appela auprès de lui un jeune prêtre canadien, le Revd. M. Jos. Michaud, membre du Collège de Joliette, bien connu par ses connaissances en architecture. Malgré le prix très élevé de la main-d'œuvre, et les ressources restreintes de l'Evêque, si on les met en face de tout ce qu'il y avait à créer, les travaux marchèrent avec rapidité ; et, au bout de quelques années, Vancouver avait un monument religieux digne de son premier pasteur, et de l'architecte qui en avait donné le plan, et veillé à son exécution.

En 1859, Mgr. Demers fit venir du Canada, des religieuses connues sous le nom de Sœurs de Sainte-Anne. Elles furent aussitôt placées à la tête des

écoles des jeunes filles, et chargées de la direction d'un hôpital, et d'un asile fondé pour les orphelins. Presqu'en même temps, il éleva une école pour les jeunes garçons. Cette institution qui avait entraîné des dépenses considérables, prit bientôt le nom de collège.

En 1864, ses ressources étant entièrement épuisées, et ayant encore de grandes œuvres à exécuter, Mgr. entreprit un second voyage en Europe, pour obtenir des prêtres et y recueillir des fonds.

Malgré ses occupations qui ne lui laissaient aucun instant pour le repos, à peine était-il de retour, qu'il fut obligé de partir, en 1866, pour le concile National de Baltimore. C'est pendant ce voyage que nous eûmes l'honneur et la joie de le revoir pour la seconde fois, parmi nous.

Nous allons profiter du temps où Mgr. Demers est en prière, en oraison, à Washington, et assiste aux séances du concile, pour jeter un nouveau jour sur sa piété, et l'intérêt qu'il portait à sa famille, sous le rapport religieux, en donnant un extrait d'une lettre qu'il adressait au Révd. M. Desrochers, en 1865. S'il est vrai de dire que le style est l'homme, nous verrons que notre Evêque missionnaire avait l'âme toute embrasée de l'amour de Dieu, et du salut de ses frères.

« Bien cher cousin,
« ... Je suis heureux qu'il y ait tant de vocations religieuses dans la famille. Je félicite votre frère Grégoire d'avoir déjà deux de ses filles à l'ombre du cloître, et éloignées d'un monde corrompu et corrupteur. O comme notre bonne vieille grand-mère, si quelque chose peut ajouter au bonheur dont elle jouit dans le ciel, comme elle doit se réjouir de voir un si grand nombre de ses descendants, embrasser la vie sacerdotale et religieuse !
« O oui, sans doute, elle voit ses prières exaucées, au-delà de ses espérances ; car, vous savez qu'elle priait constamment, pour qu'il y eût des prêtres,

« dans sa famille. Vous savez de plus, qu'elle avait
« l'extrémité des doigts durcis, à force de dire des
« chapelets, à cette intention. Cependant, quoi-
« qu'elle ait dû être conduite au ciel par toutes les
« âmes qu'elle a délivrées du purgatoire, par tant de
« messes qu'elle faisait dire pour elles, c'était, comme
« vous le savez, sa dévotion par excellence, elle a
« comme mes autres ancêtres, tous les jours une
« place dans mon *memento*. Et quoi de plus juste,
« d'ailleurs ?

« Oh ! comme ils étaient bons, les gens du bon
« vieux temps ! Quelle foi simple, mais robuste, ils
« avaient !

« Mais, hélas ! il faut bien l'avouer, il n'en est
« plus ainsi, pour un grand nombre dans ce siècle de
« lumière et de progrès (matériel) !

« J'ai été aussi étonné d'apprendre la mort de M.
« le curé Faucher. Quel pieux ecclésiastique !

« Malgré les préjugés de nos frères séparés, et les
« obstacles que je rencontre sur ma route, je puis
« dire, à la gloire de notre sainte religion, je puis
« dire que l'Evêque catholique de Vancouver est
« plus respecté, par tous les hommes des différentes
« croyances, que l'Evêque et les ministres protestants
« de toute dénomination, etc.....

Oremus pro invicem...
Votre ami,
† Modeste, Evêq. de Vancouver.

En 1851, Mgr. Demers écrivait au même, pour lui
annoncer un fait, qui pouvait alors passer pour une
chimère, et qui aujourd'hui, est sur le point de de-
venir une réalité.

« Attendons un peu, disait-il à son cher et véné-
« rable cousin, bientôt, nous aurons le plaisir de voir
« une voie ferrée traverser les Montagnes Rocheuses,
« et alors non seulement nous pourrions correspondre
« plus souvent, mais encore nous aurons la douce
« satisfaction de nous revoir, dans ce bas monde. »

Qu'il se serait réjoui, ce grand patriote, ce véritable ami de son pays, s'il avait pu être témoin de l'annexion de la Colombie Anglaise à la Puissance du Canada! Quel avenir de progrès, il aurait vu pour la religion, dans ce fait tout matériel. Mais Dieu qui a voulu lui laisser tout le mérite des immenses sacrifices qu'il s'était volontairement imposés pour l'amour de lui, s'est hâté de le retirer de cette vallée de larmes, au moment où le ciel allait devenir plus serein, et où les commodités de la vie allaient devenir d'un accès plus facile.

Non, non, les joies de ce monde, le bonheur temporel ne sont pas pour les élus, les amis de Dieu. Pour eux, les croix, les contrariétés, les humiliations, etc!

(A continuer.)

CAUSERIE.

Le Curé et ses habitants.

LES SECRETS DU PETIT BAPTISTE.

SOINS DES ANIMAUX.

M. le curé.—Mes bons amis, il y a déjà plusieurs mois que nous avons mis l'agriculture de côté pour nous entretenir de diverses questions qui ne manquaient pas d'actualité pour nous. Aujourd'hui, si vous l'aimez, nous allons revenir à notre sujet; mais, dites moi d'abord, où nous en étions restés.

Les habitants.—Nous en étions sur les engrais, et surtout sur l'engrais humain, dont Petit Baptiste nous a fait un si bel éloge.

Un habitant.—Pour moi, je n'oublierai pas facilement ce sujet, car j'ai fait un coffre-fort dans le genre de ceux dont vous nous avez parlé, et je vous assure qu'il ne se perd pas une parcelle d'engrais.

M. le curé.—Je vous félicite, mon brave ami, de cette grande amélioration, et j'espère que vous n'êtes pas le seul, parmi tous ceux qui se trouvent ici, à avoir opéré ce changement dans vos habitudes ?

Les autres habitants.—Nous aussi, M. le curé, nous avons fait faire des latrines, et nous recueillons avec soin, ce précieux engrais.

M. le curé.—S'adressant à un de ses habitants.—Dites moi donc, Pierre, on me dit que vous avez perdu un de vos chevaux. Quelle est donc la cause de ce malheur ?

Pierre.—Oui, Monsieur le curé, j'ai perdu un cheval que je n'aurais pas donné pour £25-0-0. La cause de sa mort, ce sont des chenilles que l'on appelle *tiques* ou *chiques*. Après sa mort, on l'a ouvert, et il en avait plein la panse.

M. le curé.—Je sais ce que vous voulez dire, et bien des chevaux sont victimes de ces insectes.

Voici à ce sujet, ce que Petit Baptiste disait à ses auditeurs, dans ses réunions : « Il y a une mouche qu'on appelle l'estre du cheval, et qui ressemble assez à une guêpe ; cette mouche a surtout l'inconvénient de déposer ses œufs sur l'épaule du cheval, ce dépôt fait éprouver une sensation désagréable, et pour se soustraire à la démangeaison qui s'en suit, l'animal passe sa langue sur la partie antérieure de ses jambes, et ainsi, enlève ces œufs, qu'il avale, et qu'il introduit dans son estomac où ils éclosent et forment cette chenille que vous appelez *chiques* ou *tiques*.

Cette chenille, quand elle est en grande quantité, si on n'y apporte remède, donne presque toujours la mort au cheval qui la porte.

Pierre.—Mais, M. le curé, pour empêcher que moi-même ou d'autres, perdent encore des chevaux, par suite de cet inconvénient, pourriez-vous nous enseigner un remède.

M. le curé.—Voici celui que Petit Baptiste enseignait à ceux qui allaient l'entendre.

« Cette chenille, leur] disait-il, a la vie dure comme une roche ; et tout ce que vous feriez prendre au cheval, pour détruire cet insecte dans son estomac, lui donnerait à lui-même la mort, tant il faudrait qu'il serait violent.

Voici, ajoutait-il, un bon moyen d'en débarrasser votre animal, qui ne donne signe de douleur, que lorsque ces chenilles enfoncent leurs têtes dans les parois de l'estomac, et travaillent à le perforer. Quand vous apercevez les symptômes de cette maladie, faites prendre à votre animal une bonne quantité de lait chaud. Voici ce qui se passe alors : les chenilles, attirées par cette boisson pour laquelle elles ont beaucoup d'attrait, laissent les parois de l'estomac, et viennent s'abreuver de ce liquide. Ce déplacement a lieu, aussitôt que ce premier remède est administré. Pour atteindre votre but, voilà ce qui vous reste à faire : faites alors avaler à votre animal une décoction d'écorce de prûche, qui est un puissant laxatif. — Quelques heures après, votre cheval sera dispos, il ne donnera plus aucun indice de douleur, et si vous examinez sa fiente, vous la trouverez remplie de chenilles, qui sont encore pleines de vie ; mais dont il est entièrement débarrassé. Mais il serait encore bien mieux de prévenir ce danger, ce qui est très facile pour celui qui a le moindre soin de ses animaux. Quand vous vous apercevez que votre cheval a été visité par la mouche que l'on peut appeler son plus grand ennemi, lavez-lui les jambes et les épaules, jusqu'à ce que vous ayez fait disparaître tous les œufs qui y ont été déposés, et votre animal n'aura rien à craindre de ce côté là.

Pierre, — Comme ça du bon sens que tout cela ; et si j'avais su cela avant aujourd'hui, j'aurais encore mon cheval ! Ah ! que les soirées que nous passons, en votre compagnie, M. le curé, nous valent de l'argent !

Un autre habitant. — M. le curé, puisque vous en savez si long sur les maladies des animaux, je vais

vous exposer aussi mon cas. Il y a quatre jours, j'ai perdu un beau mouton que je n'aurais pas donné pour cinq piastres, et d'autres de mon troupeau paraissent atteints de la même maladie que l'on dit causée par des barbeaux. Connaissez-vous cette maladie, et pourriez-vous me dire quel remède employer ?

M. le curé. — Je vais vous répéter ce que Petit Baptiste disait encore à ses voisins sur le même sujet. « S'il y a l'estre du cheval, il y a aussi l'estre du mouton, qui est une mouche différente de la première. Cette mouche, au lieu de déposer ses œufs sur l'épaule de cet animal, les introduit dans ses narines, et c'est là qu'ils se développent pour former des barbeaux. Quand ces derniers sont devenus gros, ils obstruent le cerveau du mouton, et lui donnent la mort, si on ne prend le moyen de l'en débarrasser. Ce moyen est très-simple, surtout si vous êtes dans le voisinage de quelques vieilles qui aiment la prise. Alors, vous recourez à la tabatière, vous faites prendre une bonne pincée de tabac à votre malade. Cette prise le fait éternuer très fort, et la secousse qui s'en suit, brise l'enveloppe de cette vilaine bête, et la fait lancer au dehors. »

En entendant le petit Baptiste développer sa théorie sur ce sujet, on aurait dit qu'il avait lu le *Naturaliste Canadien* qui n'existait pas encore, et qui a si bien développé cette question, depuis lors.

Les habitants. — Savez-vous, M. le curé, qu'ils sont bien stupides, ceux qui refusent de s'instruire, et surtout d'une manière pratique, comme nous le faisons ici. Ce que vous nous avez dit depuis une heure, que ça vienne de Petit Baptiste, ou de Jacques ou du *Naturaliste Canadien*, ça peut nous valoir bien des piastres.

Si chaque paroisse avait sa réunion, comme la nôtre, la routine qui nous ruine, ne mettrait pas grand temps à disparaître. Vraiment, le gouvernement ferait un bien immense, et il arrêterait l'émigration, s'il prenait les moyens de faire donner partout l'instruction que nous recevons ici.

MONDE RELIGIEUX.

RECONNAISSANCE DE 700 MATELOTS ENVERS STE. ANNE.

Des 700 matelots de la circonscription maritime de Vannes, France, qui avaient été levés pour combattre contre les Prussiens et les Communards, et qui ont lutté comme des lions, pas un seul n'a été tué, et deux seulement ont été blessés. Attribuant cet heureux résultat à Ste. Anne, patronne des marins et des Bretons, sous la protection de laquelle tous s'étaient mis, avant d'entrer en campagne, ces braves ont organisé une souscription, à l'effet d'offrir au sanctuaire de Ste. Anne d'Auray, un témoignage public de leur reconnaissance, quoique déjà chacun d'eux en particulier, soit allé accomplir cette dette, envers leur protectrice.

Il a été décidé, dans une réunion des délégués de chaque commune, que la somme recueillie serait employée à l'acquisition d'un tableau dont le sujet a été déterminé, et qui sera transporté processionnellement à Ste. Anne, par les souscripteurs eux-mêmes, dès qu'il sera exécuté.

Pèlerinage en Pologne.

La trop malheureuse Pologne n'a pas voulu rester en arrière des autres pays catholiques, en fait de pèlerinages. Le 8 septembre a vu se réunir à Ozenstochau jusqu'à 180,000 pèlerins. 1,113 processions comptant ensemble 108,000 personnes, sont venues des campagnes. Le train express de Varsovie amena 3,200 personnes. De la ville et de ses alentours, 1,730 pèlerins sont venus à pied. Vingt processions comptant 5,000 personnes, sont venues de la Prusse et quarante processions, comptant 15,000 pèlerins de la Galicie. Les processions les plus nombreuses du royaume de Pologne, étaient celles de Glouški et de Laski. 108 prêtres sont arrivés avec les pèlerins.

Pèlerinage en Belgique.

La Belgique, a voulu comme la France, avoir son pèlerinage national. Cette démonstration religieuse a eu lieu à Notre-Dame d'Hanwyck, à Malines. Elle a été organisée par le comité central du denier de St. Pierre et des œuvres pontificales. Ce pèlerinage qui a eu lieu le 20 octobre, a dignement couronné la série de grandes manifestations par lesquelles les Belges ont voulu attester, cette année, d'une manière particulière, leur attachement au St. Siège, et leur invincible confiance et la protection de Dieu, et l'intercession de la Vierge Immaculée.

Une foule immense de fidèles, arrivés de Bruxelles, d'Anvers, de Louvain et de toutes les paroisses du vaste diocèse de Malines, donnait à ce pèlerinage un caractère des plus imposants. On estime à au moins 50,000 le nombre des pèlerins qui ont répondu à l'appel du comité central.

Après la sainte messe, Mgr. l'Archevêque de Malines est monté en chaire, et a prononcé un discours dont l'effet a été indescriptible. Entraîné par le beau spectacle qu'il avait sous les yeux, il a donné libre cours à son éloquente parole, puis, s'adressant au plus grand spoliateur de l'Eglise de nos temps, il lui a prédit qu'il se briserait contre le roc de cette Eglise, L'auditoire a paru si vivement impressionné, dit le *Bien public* de Gand, qu'un frémissement involontaire et prolongé a parcouru tous ses rangs.

Prières publiques en France.

L'assemblée nationale avant de se séparer, à sa dernière réunion, avait eu le courage de voter des prières publiques, pour l'époque de sa reprise des affaires. Ce vote courageux inspira à quelques personnes, la pieuse pensée de se préparer à ces prières par une neuvaine de pénitence et de réparation.

Pour arriver à leur but, elles se sont adressées au R. P. Picard, directeur de l'Association de Notre-Dame du Salut, le priant de vouloir bien prendre l'initiative de cette pacifique croisade.

Ce zèle religieux crut devoir seconder leur piété et leur fit la réponse suivante : « nous désirons comme vous que tous nos associés sanctifient le jour des prières par une communion générale, et s'y préparent, par une neuvaine et un jeûne..... »

« Unissons-nous tous dans un même sentiment de réparation et d'amour. Prions Jésus, Notre Sauveur, de donner à nos représentants l'intelligence des châtiments qui accablent notre patrie, et le courage de fonder, par leur énergie, des institutions dignes d'un pays chrétien. Prions notre Mère, la Vierge Immaculée, la Reine de la France, de récompenser la bonne volonté de ses enfants fidèles et d'accorder à leurs instances, la conversion et le salut de leur pays. »

Espérons que de semblables prières porteront leurs fruits, et que la France aura encore droit au titre glorieux de fille aînée de l'Eglise.

Pourquoi les assemblées délibérantes du Canada ne feraient-elles pas précéder leurs réunions de semblables prières ?

Nouveau pèlerinage en France.

La France, qui vient de donner au monde l'étonnant spectacle de sa résurrection à la vie de la grâce, dans le pèlerinage national qu'elle vient de faire à Lourdes, a voulu donner un nouveau témoignage de sa foi, en se dirigeant en masse vers le tombeau de St. Martin, qui a été le grand conquérant religieux des Gaules.

Un Philosophe chrétien parlant, par avance, de cette grande démonstration, en attend des prodiges qui renouvelleront la face de la France.

Précieux gages d'affection.

Le Séminaire des Missions Etrangères de Paris a envoyé au Séminaire de Québec, comme gages de son affection, des Reliques fort précieuses.

1o. Un fragment considérable des chaînes de Paul Mi, catéchiste martyrisé au Tong-King, le 18 décembre 1838, et déclaré Vénérable le 9 juillet 1843, par le Pape Grégoire XVI.

2o. Un anneau en fer qui tenait enchaîné M. François Jaccard, Prêtre des Missions Etrangères de Paris, martyrisé le 21 septembre, en Cochinchine, et déclaré Vénérable le 19 juin 1840 par le Pape Grégoire XVI.

3o. Un linge trempé dans le sang d'un prêtre annamite, M. Pierre Lim, décapité en haine de la foi, à Mi-tho, Cochinchine Occidentale, 13 février 1861.

Comme ces reliques ne peuvent encore être exposées à la vénération publique, elles seront mises dans une chASSE précieuse et placées dans la salle des exercices des Messieurs du Séminaire de Québec.

FAITS DIVERS.

UNE QUÊTE. — Dans une quête que le Révd. P. Royer a faite dans le comté de Charlevoix, en faveur des missions du Nord-Ouest, il a recueilli les sommes suivantes : A la Malbaie, \$100—Ste. Agnès, \$20—St. Irénée \$30—Eboulements \$121—Baie St. Paul \$100.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES

GERMAIN

OU

L'AMI DU TRAVAIL.

(Suite.)

Bernard.—Il paraît que Germain fait des prosélytes, et que tu es du nombre.

François.—Pourquoi le nierais-je ? l'exemple du propriétaire de ces terrains m'a vivement frappé. Je n'ai pu résister à l'évidence. Germain est ici depuis trois ans. Il est venu pauvre, et ille voilà presque aussi bien partagé que moi, qui ai eu un bon héritage de mon père. Il prospère chaque année, et chaque année je vois ma décadence.

Bernard.—Chez moi les choses ne vont pas mieux. A quoi en attribuer la cause ?

François.—A notre négligence ; nous ne soignons pas assez nos terres ; nous ne sommes ni patients, ni observateurs. Nous visitons trop souvent les cabarets, et nous ne sommes pas bon chrétiens.

Bernard.—Allons, te voilà sur le terrain des sermons. Les choses en iraient-elles mieux si nous étions moins souvent au cabaret et plus souvent à l'église ?

François.—Il n'en faut pas douter. Les champs se reposent quand les maîtres jouent aux cartes, dans une salle enfumée, où l'on n'entend que le bruit des verres et des querelles, et un mauvais chrétien ne mérite pas que le Ciel s'intéresse à sa prospérité.

Bernard.—En vérité tu m'étonnes, mon pauvre François ; te voilà entièrement converti. Mais je

te dirai que tu t'abuses étrangement si tu crois prospérer en allant à la messe.

François. — Germain n'a jamais manqué l'office, et il prospère, lui.

Bernard. — Toujours ton Germain !

François. — Que veux-tu, c'est le seul modèle que je puisse te citer avec avantage pour le moment.

Bernard. — Tourne les choses comme tu l'entendras, mais jamais je n'approuverai la conduite de ce sauvage qui, a réussi à notre barbe et à notre honte. C'est celle d'un égoïste, d'un méchant citoyen.

François. — Un peu plus de modération, mon cher ami ; avant de parler il faut réfléchir. Germain est loin d'être un égoïste, je puis te le prouver. Il y a trois semaines, j'ai eu l'occasion de mettre à contribution sa bonne volonté. Ma voiture s'étant brisée à quelques pas d'ici, au milieu de notre mauvaise route, je vis venir à moi Germain, muni de plusieurs outils. " Mon cher M. François, me dit-il, vous voici fort embarrassé, et je viens vous offrir un coup de main. "

Avant que j'eusse eu le temps de témoigner ma reconnaissance pour cette offre généreuse, Germain s'était mis à l'ouvrage, et, grâce à son adresse et à son habileté, ma voiture était remise en bon état. Il a perdu pour moi, ce bon Germain, près de trois heures, et il n'a pas voulu écouter mes remerciements.

Tu le vois, Bernard, un égoïste n'agirait pas ainsi. Mais ce n'est pas la seule fois que Germain s'est conduit de la sorte. Plus d'un villageois a eu à se louer de ses bons procédés et de sa complaisance, et je pourrais nommer plusieurs de ses ennemis qu'il a obligés avec un empressement qu'on rencontre bien rarement dans ce pays.

Il faut bien te prouver maintenant que Germain n'est pas un mauvais citoyen. Il a été le premier à déposer une somme d'argent pour la réparation de nos chemins qui sont dans un état affreux. Chaque fois qu'il s'est agi de l'intérêt public, on l'a vu empressé à seconder les vœux du maire ; aussi ce dernier a pour lui une grande estime, quoiqu'en disent les méchantes langues... Mais j'aperçois Germain ; le voilà qui s'avance vers nous..... Attendons-le : nous aurons le plaisir de causer un instant avec lui. Tu n'en seras pas fâché, je t'assure.

Bernard.—Je ne puis rester ici. Je serais mal vu de mes voisins si je liais conversation avec ce jeune homme. On me prendrait pour un traître.

François.—Pour un traître ! mais que veux-tu dire par ces mots ? Tramerait-on contre Germain quelque projet inique..... Allons, Bernard, tu resteras ici pour écouter le possesseur de ces terres, pour le connaître, afin de pouvoir ensuite déromper ses ennemis.

Bernard céda aux instances de François et attendit Germain, qui aborda les deux villageois avec une franchise et une amabilité dont François fut tout d'abord charmé. Bientôt une conversation fort intéressante s'engagea. Germain, questionné sur sa manière de vivre et sur les moyens de faire honneusement son chemin en ce monde, répondit :

“ Les moyens les plus simples sont les meilleurs pour réussir. La vie la plus calme et la mieux réglée est la plus heureuse. J'ai toujours regardé le travail comme le premier devoir de l'homme, et je me suis bien promis, dès ma jeunesse, de remplir ce devoir avec exactitude. J'ai remarqué que l'oisiveté, comme la rouille, use plus que le travail, et qu'elle ne rapporte rien, tant s'en faut. Un petit livre qui m'est tombé dans les mains, il y

a déjà longtemps, a réglé ma conduite et mes actions ; je le relis sans cesse, et ses conseils suivis avec soin ont fait mon bonheur et ma joie. Il m'a appris que l'activité est mère de la prospérité, et que Dieu ne refuse rien à l'homme diligent. Je sais qu'il n'y a point de gain sans peine, et je ne m'effraie pas de la fatigue. J'ai pour habitude de me coucher de bonne heure et de me lever avant l'aurore ; cela procure, dit le proverbe, richesse et santé ; j'en ai fait la douce expérience. Vous voyez que je me porte à merveille, et mes terres pareillement. On s'étonne de mes succès, mais on ne songe pas à mes travaux. Je n'ai pas tout fait en un jour ; il m'a fallu courage et patience ; mais enfin petit à petit j'ai embelli mon coin de terre : ma persévérance a été récompensée, et je suis de l'avis du Sage, qui nous apprend que les petits coups font tomber les grands chênes. Quand je me suis vu possesseur de quelque argent honorablement gagné, je me suis bien gardé de le semer à l'aventure ; il m'a servi à acheter ce dont j'avais besoin ; car le proverbe me disait que celui qui achète ce qui lui est inutile vendra sous peu ce qui lui est nécessaire. Voyez, je suis vêtu simplement comme doit l'être tout homme des champs ; j'ai toujours redouté les dépenses des vêtements de luxe, car il est prouvé que soie et satin, écarlate et velours, éteignent le feu de sa cuisine. On m'a reproché mon aversion pour les cabarets et les lieux de réunions bruyantes et coûteuses ; mais c'est à tard, car ils sont nuisibles à la paix de l'âme, à la santé et à la prospérité domestique. Le jeu, la boisson vident notre bourse sans profit ; tandis que nous dépensons pour le plaisir, la faim s'approche de notre porte et nous attend à notre retour ; elle nous apprend qu'à force de puiser dans la huche

sans rien mettre, on en trouve bientôt le fond. Pourquoi ne ferais-je pas des dépenses qui font naître le repentir ? C'est folie d'éparpiller ça et là et de perdre ce qui, réuni lentement, nous procurerait une foule d'avantages. On dit avec vérité que les petits ruisseaux font les grandes rivières ; mais il ne faut pas oublier non plus que les petites dépenses ruinent les maisons les mieux établies. Le sage nous apprend qu'il suffit d'une fente légère pour couler à fond un grand navire.

Jean était un honnête tailleur du village où je suis né : il était habile, et les meilleures pratiques allaient à lui ; il avait de l'ouvrage toute l'année, et cependant il était toujours dans le besoin ; sa famille souffrait et ne vivait que de privations. Il se plaignait un jour au maître d'école de sa position, et disait avec amertume :

— Je travaille avec ardeur, je gagne bien ma vie ; l'ouvrage abonde ; d'où vient l'embarras de mes affaires ? pourquoi ne puis-je, parvenir à joindre heureusement les deux bouts de l'année ?

Le maître d'école lui répondit : — Maître Jean, vous avez sans doute quelque mauvaise habitude qui vous mine sourdement et fait des ravages dans votre bourse. Vous aimez beaucoup trop l'eau-de-vie, d'abord.

— Quand je boirais un petit verre le matin avant de me mettre au travail, le mal ne serait pas grand.

— Mais n'interrompez-vous pas plusieurs fois vos occupations pour multiplier les petits verres ?

— Il faut bien convenir que j'en prends un nouveau à midi. Je me procure encore cette petite jouissance dans le courant de l'après-midi, et je juge qu'il est convenable ensuite de se fortifier l'estomac par une goutte avant de livrer aux douceurs du sommeil.

—Quatre petits verres bien régulièrement chaque jour, mon cher Jean, vous occasionnent par mois une dépense de six francs environ ; c'est quelque chose, ce me semble. Mais vous ne vous contentez pas encore de ces frais quotidiens, vous les augmentez avec la consommation des petits verres que vous offrez aux amis qui se présentent à vous pendant le jour.

—Mais puis-je agir autrement, ne faut-il pas fêter ses amis ?

—Sans doute, mais on peut s'y prendre autrement. On peut se témoigner un attachement mutuel sans pour cela être toujours au cabaret. D'ailleurs c'est moins pour fêter l'amitié que pour satisfaire son intempérance que l'on se conduit ainsi envers le premier venu. Je pourrais, mon cher Jean, vous rappeler une foule d'autres dépenses sourdes qui appauvrissent votre maison et rendent inutiles vos efforts pour élever votre famille. Le dimanche, pourquoi vous voit-on préférer les cartes aux offices du Seigneur ? oublier son Créateur pour le jeu, c'est s'exposer à bien des fautes et à bien des remords. Soyez bon chrétien ; devenez rangé, goûtez le plaisir au sein de vos enfants, évitez le jeu et les petits verres, et vous parviendrez à pouvoir payer exactement votre loyer, et à ramener l'abondance dans votre maison.

Jean, le tailleur, n'était point indocile aux sages remontrances, il avait du jugement. aussi s'empressa-t-il de mettre à profit les avis du maître d'école. Il s'en trouva fort bien, et au bout de l'année, après avoir payé ses dettes et son loyer, il se vit possesseur d'une petite somme d'argent, fruit de ses économies et de sa tempérance. Dès lors tout alla le mieux du monde chez lui. Sa femme et ses enfants furent mieux vêtus, mieux nourris

evil devint le plus riche et le plus heureux tailleur qui fut à dix lieues à la ronde.

(A continuer.)

**Compagnie d'assurance mutuelle contre les
Incendies de Stanstead et Sherbrooke.**
capital \$415,519.50.

Tous les cultivateurs devraient s'assurer à cette compagnie, établie en 1835, parce qu'elle est la plus prospère de toutes celles établies en Canada, et que la manière sûre et soignée dont ses affaires sont conduites, lui permet d'assurer aux taux les plus réduits. En effet, assurer des bâties de la valeur de \$1,000 pour \$2.50 à \$4.00, c'est bien le plus bas prix qui puisse être exigé; de même, ne payer que \$6.00 pour un magasin de la valeur de \$1,000, c'est à décider les plus indifférents à leurs intérêts.

Le tableau suivant démontre que cette Compagnie ne peut être plus prospère, puisque ses affaires se sont plus que doublées dans l'espace de sept ans, tandis que ses pertes sont très-rentées.

Années.	Police en force.	Propriété couverte.	Billets de prime.	Pertes.
1866	2841	2,487,034.29	182,978.03	6,231.63
1867	3195	2,837,148.10	209,823.91	7,624.50
1868	4079	3,700,318.93	273,864.26	9,764.55
1869	4659	4,137,121.93	307,262.98	14,585.38
1870	5126	4,503,572.00	343,479.06	13,899.40
1871	5605	5,130,347.00	380,603.49	7,986.30
1872-6m	5860	5,484,850.00	415,519.50	2,366.68

Officier: Hon. EDWARD HALE, M. C. L.; Président.

A. G. WOODWARD, Secrétaire.

Directeurs: Hon. Edward Hale, M. C. L.; Hon. J. G. Robertson, Très-Prévindial; Col. B. T. Morris, Charles Allen, éc.; G. K. Foster, directeur B. C. de l'Est; A. A. Adams, directeur B. C. de l'Est; Geo. Pompey, éc.; A. W. Kendrick, éc.; Eros Léourneau, éc.

L. I. BOIVIN, Agent pour New-Liverpool et les environs.

Imprimé à l'ECHO DE LEVIS.